





A TRAVERS
LES
ESPAGNES

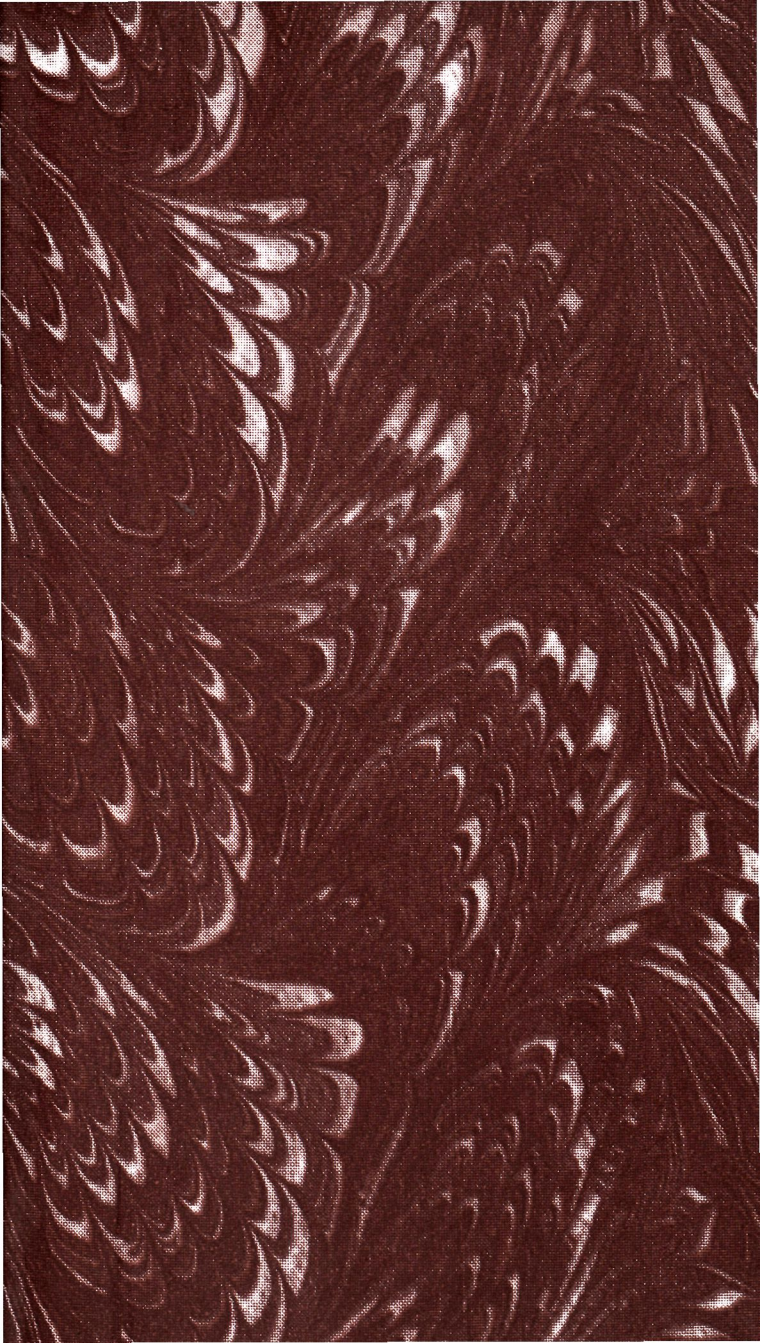


B. R. Madrid

24983







A-1602

R
66168

DEUXIÈME ÉDITION

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A TRAVERS

LES

ESPAGNES

PAR L'AUTEUR

DES HORIZONS PROCHAINS



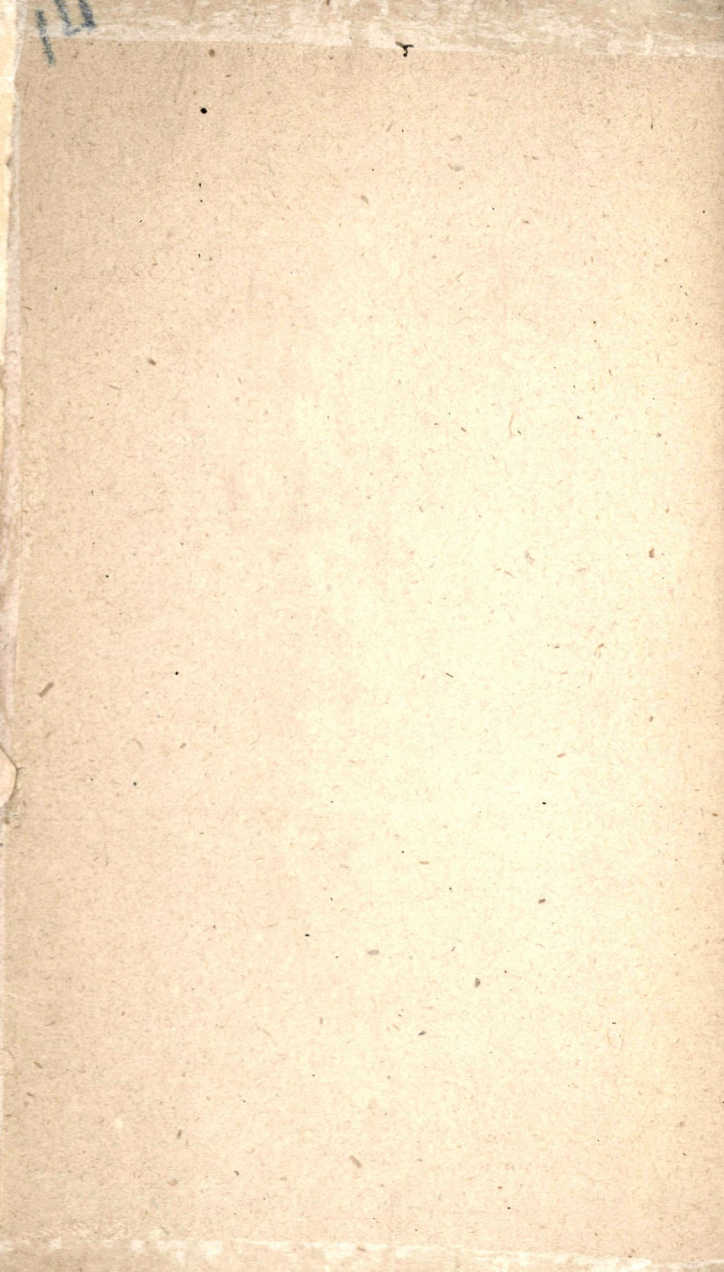
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

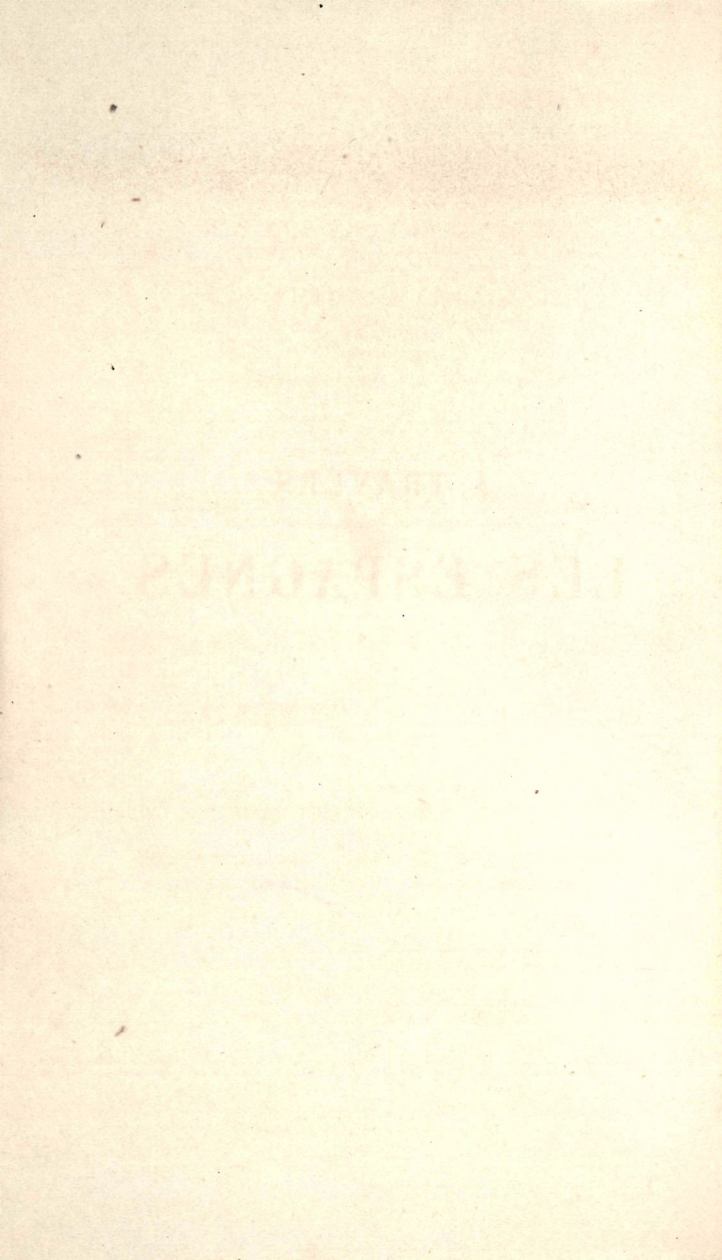
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1869







CHER MIGNON LÉVY PIERRE, MOITISSIERS

DU MÊME AUTEUR

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

A TRAVERS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES ESPAGNES

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

LES HORIZONS PROÇAISIENS

CHEZ MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LES HORIZONS PROCHAINS

SIXIÈME ÉDITION. — Un volume

LES HORIZONS CÉLESTES

HUITIÈME ÉDITION. — Un volume

VESPER

QUATRIÈME ÉDITION. — Un volume

LES TRISTESSES HUMAINES

QUATRIÈME ÉDITION. — Un volume

BANDE DU JURA — LES PROUESSES

DEUXIÈME ÉDITION. — Un volume

BANDE DU JURA — PREMIER VOYAGE

DEUXIÈME ÉDITION. — Un volume

BANDE DU JURA — CHEZ LES ALLEMANDS — CHEZ NOUS

Un volume

BANDE DU JURA — A FLORENCE

Un volume

CAMILLE

TROISIÈME ÉDITION. — Un volume

LE MARIAGE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN

TROISIÈME ÉDITION. — Trois volumes

JOURNAL D'UN VOYAGE AU LEVANT

DEUXIÈME ÉDITION. — Trois volumes

AU BORD DE LA MER

DEUXIÈME ÉDITION. — Un volume

A CONSTANTINOPLE

DEUXIÈME ÉDITION. — Un volume

A TRAVERS
LES ESPAGNES

CATALOGNE — VALENCE — ALICANTE

MURCIE ET CASTILLE

PAR

L'AUTEUR DES *HORIZONS PROCHAINS*

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1869

Droits de reproduction et de traduction réservés

A TRAVERS

LES ESPAGNES

CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE

NATIONALE DE CASTILLE

CATALOGUE DES MANUSCRITS

PREMIÈRE ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

BOULEVARD DES FILLES-DU-CALVAIRE, 15

À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1860

A vous qui aimez le ciel sans bornes, à vous
qui aimez la libre pensée, à vous que le soleil
égaye et qu'enchantent les belles nuits; à vous
encore dont le cœur palpite quand passe la ca-
ravane, à vous rêveur qu'entraînent après elles
les fées aux grelots mutins. Des horizons loin-
tains se sont ouverts, le printemps m'invite,
Dieu m'a donné la volée, je pars, et c'est à vous
que j'écris.

A vous qui aimez le ciel sans borne, à vous
qui aimez la libre pensée, à vous que le soleil
raye et qui enchaînant les belles nuits, à vous
meurs dont le cœur palpite quand passe la ca-
rrière, à vous rêvant de certains après elles
les fées aux états multiples. Les horizons loin-
tains se sont ouverts, le printemps m'avait
rien m'a donné la robe, le pain, et c'est à vous

que j'écris.

A TRAVERS

LES ESPAGNES

6 avril 186...

Mon ami, nous allons en Espagne. Nous y allons tous, nul ne reste, sinon des heureux à qui notre plaisir ne coûte pas une larme.

Que de fois l'humeur voyageuse, cette bohème du logis, traîne après elle un pauvre cœur défaillant. Tandis que sans regrets et sans soucis elle s'élançait, lui regarde en arrière; il voit des visages pâlir, il sent des solitudes se faire, il voudrait rebrousser, l'autre tire, on suit, mais que c'est triste et que de mélancoliques images se déroulent avec les fumées qui marquent notre chemin.

Aujourd'hui rien de pareil; des adieux pleins de gaieté nous accompagnent. Nous avons laissé les neiges, laissé le Jura sombre, laissé la Provence dont le sol blanchâtre se déroïdit sous les haleines d'avril, et maintenant notre convoi, pareil à un crocodile dont les naseaux jetteraient du feu, rase les étangs salés du Languedoc. Leur claire surface

que jamais ne remua la tempête luit doucement au soleil; par delà bleuit la mer; chaque matin six cents barques emportent les pêcheurs vers le large; il est des voiles carrées, il en est de latines, les unes semblent des ailes d'ange, les autres des pétales de fleur, quelque brise amoureuse les caresse, la rosée de terre qui les a trempées se sèche au vent qui vient d'Afrique, et les lourds bateaux et les péniches effilées, tout quitte le rivage.

Je ne vois pas cela sans une sorte d'émotion. C'est le matin de la vie. Ainsi l'on va, quand on a vingt ans, au-devant du radieux avenir; on y va toutes voiles gonflées, sous les zéphyrus propices, dans un air frais et sain; on est fort, on est bon, la foi tient le gouvernail, les doux espoirs enflent nos toiles, notre vigueur juvénile lance les avirons: en avant! Ce qui arrive là-bas, dans la haute mer, vous le savez, moi aussi. Le soir, ah! le soir on revient, non plus tous ensemble, comme à l'aurore; on rentre égrenés, les vergues affaissées, les rames couchées le long du bordage; parfois on rapporte grosse cargaison, parfois on ne rapporte rien; n'importe, on est las, les ombres sont descendues, les humidités de la nuit ont alourdi la voilure, elle obéit mal, on glisse dans l'obscurité, le matelot debout à la proue prépare ses ancres, il s'essuie le front, et quand sa main s'est abaissée on voit des rides et l'on surprend des pleurs.

Non, le soir n'a pas les grâces du matin, il n'en a ni les promesses ni la chaste innocence, surtout il n'en a plus les sublimes élans. Le soir, quelle qu'ait été la journée, sereine ou travaillée d'orages, calme et joyeuse ou sombre et tout attristée de brouillards, le soir garde ses mélancolies qu'ignore l'aube et que ne rencontra jamais l'heure radieuse de midi. La nature est fatiguée, les hommes ont souffert, l'herbe s'est flétrie, des ardeurs l'ont brûlée; les bêtes des

champs, mornes, inquiètes, cherchent où se cacher ; toutes choses connaissent le faix des douze heures, ce que pèse un jour, et je ne sais que le rossignol pour chanter ses amours d'un cœur joyeux alors que le dernier crépuscule a sombré dans la nuit.

Quant à moi, si j'aime le soir c'est qu'il marque l'étape franchie ; un jour de moins, l'éternité s'est avoisinée. Eh bien oui, j'ai soif du ciel et je ne m'en cache pas. A tout prendre, cette folie suprême est le suprême bon sens d'une créature immortelle. Voir Dieu, posséder le vrai, me mêler à ses triomphes, adorer de toute mon âme le Seigneur qui m'a rencontrée au désert, ne plus faillir, rejeter le péché comme on repousse du pied un serpent venimeux, refouler le temps des deux mains pour embrasser l'éternité tout entière, aimer et ne plus voir mourir, vivre et ne plus entendre le bruit sinistre des jours qui tombent dans l'abîme, ne plus ouïr le murmure effrayant des jours qui s'approchent voilés et pleins de menaces ; le bonheur enfin, sans tache, sans limite, splendide d'un bout à l'autre des cieux, voilà ce que rapproche de moi le soir, et voilà par où je l'aime.

En attendant, ce matin d'avril a des grâces enchanteuses. La terre s'est réchauffée, les jeunes pousses font sauter les vieilles écorces, les pêcheurs en fleur mettent partout leurs bouquets, et chaque alouette qui traverse l'air laisse après elle une traînée de notes éblouissantes.

Béziers a glissé loin de nous avec son canal aux transparences vertes ; ses fortes écluses se sont effacées ; nous avons cessé de voir sa vieille église devant laquelle semble crépiter encore la flamme qui consumait les albigeois. Je ne longe point les bords de cette rivière tranquille, mes

regards ne rencontrent pas la fière silhouette des tours plantées là-haut sans qu'un frisson ne parcoure mes veines et que je n'entende la voix d'Arnaud, le bon abbé, crier d'un ton railleur : « Tuez les tous ! Dieu reconnaîtra les siens. »

Et ce qui m'épouvante, c'est que parmi ces diables incarnés il y avait d'honnêtes gens. Oui, tel tigre est un tigre honnête. Ma conscience proteste ; le besoin que j'ai de liberté se révolte ; car ces hommes, j'entends les sincères, ne furent des bourreaux que parce qu'ils étaient des esclaves : asservis aux opinions reçues, obéissants aux préventions banales, des âmes qui prenaient de seconde main.

Ah ! tenez, ne me parlez ni du *gros de l'arbre*, ni du *côté de la cire et des sceaux* ; plutôt que de me faire l'écho des grosses cloches du troupeau, je m'enfuirais au fond des bois, et plutôt que de hurler avec les loups, je me laisserais dévorer par eux.

On dit, on pense, on a décrété ; il se faut mettre à genoux ! Pas moi. Je ne connais qu'un maître, celui qui règne au ciel. Tout au plus détournerai-je les yeux, par manière de politesse, quand passe le cortège des idoles de ce monde ; mais dès que la procession devient un auto-da-fé, dès que traversant le peuple prosterné, dès qu'encensée sur son chemin tout pavé de lâchetés humaines, elle mène étrangler un malheureux hérétique affublé de quelque hideux sanbenito pour empêcher la compassion, je me redresse alors ; les bras étendus je m'avance vers la victime : tu es mon frère, courage, défends-toi, brisons tes chaînes ; et si nous n'y parvenons point, nous mourrons tous les deux.

Pourquoi vous ai-je ainsi parlé ? Je ne sais. Il me fallait de l'air et respirer à pleins poumons.

Le soir est venu ; d'autres cités se sont évanouies comme des ombres ; une barre de nuages que déchiraient à l'aventure des stries incarnates, a fermé le couchant.

Nous courons dans cette gloire qui descend des vitraux du ciel sur la terre recueillie pour la transformer en une cathédrale immense.

Sur le tard, Perpignan nous a ouvert ses portes. Des bastions protègent la ville, des herses défendent ses ponts-levis, les voûtes résonnent sous le pas des sentinelles ; tout ce hérissément sent le voisinage de l'Espagne. Et quand nous considérons nos chambres, celle-ci avec son plafond en catafalque éclairé par une lanterne à trente pieds du sol, celle-là dont l'escalier secret va perdre ses spirales dans l'épaisseur du mur pour aboutir à je ne sais quel réduit peuplé d'images patibulaires, nous croyons avoir mis le pied dans le royaume de Philippe II, et que la Sainte-Hermandad étend vers nous sa main sanglante.

7 avril 186...

La porte Notre-Dame laisse tomber devant elle sa grande ombre ; mâchicoulis, tours et lanterne d'un ton rougeâtre baignent dans les fraîcheurs du matin ; des deux côtés s'en vont les murailles, et derrière leurs créneaux quelque clocher qui s'élançe profile dans l'azur sa dentelle de fer.

Longtemps nous avons erré sous les platanes dont la feuille cotonneuse commence de s'entr'ouvrir ; chaque bouffée d'air tiède nous apportait le printemps ; au bord

du chemin fleurit la bourrache, le narcisse étale à côté sa petite couronne d'or, les coquelicots balancent leur capuchon écarlate; par delà les remparts qui verdissent, le Canigou neigeux arrondit son dos blanc; une brume légère voile à demi les vieux donjons, restes du moyen âge, et l'âge moderne, sous la forme de gentilles paysannes à califourchon sur leurs ânes, entre d'un pas conquérant dans la cité qui s'éveille.

Que vous dirai-je, Perpignan ressemble aux meilleures villes de notre Provence. Arles ne présente ni plus de netteté, ni des rues plus étroites, ni plus de soleil dans ses places, ni en vérité de plus jolies filles, rangées l'amphore sur les bras autour de ses fontaines.

Telle quelle nous la laissons, tous emmagasinés dans une diligence qu'a louée pour nous M. David Ravey, notre courrier.

J'aime les chemins de fer lorsqu'en un clin d'œil ils nous conduisent d'une frontière à l'autre; j'aime les diligences alors qu'elles vont à notre fantaisie, et que, portant César avec sa fortune, elles trottaient doucement vers les belles régions de l'inconnu.

Voilà que des agavés dressent leur profil monumental parmi l'épine blanche, des essaims d'abeilles butinent à l'entour, les oliviers étendent leur feuillage glauque sur la terre fraîchement remuée, et la chaîne tout entière des Pyrénées, d'un bleu léger, avec ses cimes adoucies, ses teintes caressantes, son grand Canigou d'argent mat, embrasse la plaine d'un vaste cirque dont les extrémités mollement abaissées viennent s'effacer dans la mer.

Ne demandez pas à ces montagnes les fières arêtes, n'en attendez point l'audace, n'y cherchez pas cette rigidité des glaces vives par où nos Alpes suisses montrent

leur caractère indompté. Ici la grâce domine ; des transparences aériennes enlèvent et transfigurent le massif ; il s'épanouit sous des lumières éthérées ; jusqu'aux neiges pénétrées du soleil ont perdu leur âpreté ; et les cerisiers en fleurs qui secouent leurs corolles sur la base rosée des premiers plans, achèvent la poésie du tableau en lui prêtant d'indicibles sourires.

Avez-vous vu le col ? L'Espagne est là. Croyez-moi, laissons grimper notre carrosse ; nous, marchons ; il faut être à pied pour prendre possession des montagnes et du bonheur.

Le site est médiocre, aucun arbre n'y verdit, nul piton ne s'y redresse, mais le torrent bondit et son écume est blanche, parmi les pierres voici des touffes d'ajoncs à la fleur d'or, le romarin projette ses verges bleues ; *la hierba de las siete sangrias*¹ nous parle espagnol, dans l'air flottent des aromes, la joie rayonne, et puis c'est bien perdu ; de telles aridités, un peu farouches, conviennent aux abords de l'Espagne ; et ce berger aussi, debout, un sayon brun jeté sur les épaules, le bonnet rouge, *la Gorra*, abaissé sur ses cheveux noirs, contemplateur sauvage qui s'appuie au bâton recourbé, immobile et tout songeur devant ses moutons éparpillés dans la bruyère.

Comme nous cheminions ainsi, une muraille s'est levée. Ruinée par places elle jette aux flancs des ravines ses bizarres dessins. Ce sont les fortifications des Maures ; des Maures, entendez-vous, et nos mains les ont touchées. A cette place même chevauchaient les cavaliers arabes. Ils

¹ *L'herbe des sept sangs*. Une infusion de cette plante, disent les Catalans, équivaut à sept saignées.

exécutaient au fond des vallées leurs fantasias pleines de caprices ; ils lançaient le djérid, ils galopaient, ils pirouettaient, les naseaux de leurs étalons se sont trempés dans les bouillonnements du Gave ; je vois passer les turbans, bleuir le cimenterre, le croissant flamboyer ; j'entends hennir les chevaux andalous, le cri d'Allah retentit ; tout ce bien faire, toute cette vaillantise, le cor des guerriers chrétiens, le choc de leurs pesantes armures, et les chants murmurés le soir à voix plaintives sous les miradors, et cette fantasmagorie des siècles héroïques adoucis par l'amour errent et planent autour de moi.

Je vous l'avoue, mon cœur va du côté des Maures.

Les nobles hommes d'Espagne ne possédaient pas plus de bravoure, leur trahison en revanche a plus d'une fois dépassé la félonie des mécréants : voyez le comte Julien qui vendit son pays ; regardez Ruy Velasquez quand il égorga l'écrivain dont le roseau, sous sa dictée déloyale, traçait sur parchemin la promesse de livrer au roi de Cordoue les sept infants de Lara. Ces preux chevaliers, tout comme les infidèles, avaient leurs heures atroces et scélérates : souvenez-vous d'Alphonse le Chaste, roi des Asturies et de Galice. Ximène sa sœur, ainsi disent les romanceros, éprise d'amour, venait d'épouser en secret le comte de Saldaña. Alphonse jette le comte au cachot, il l'y tient toute une vie ; à chaque ville gagnée par Bernard du Carpio, le fils de cette triste union, don Alphonse jure sur les Évangiles de rendre au vainqueur son père méchamment détenu ; autant de serments, autant de trahisons ; et lorsqu'à bout d'astuce, don Alphonse donne le comte au capitaine, c'est les yeux arrachés, c'est torturé, c'est assassiné, et j'entends encore à travers les montagnes la voix de Bernard qui s'écrie, baisant les mains pâles de son père : « Ah !

bon comte de Saldaña ! dans une male heure vous m'avez engendré ! »

Nul plus que moi n'estime les fils de l'Ibérie ; je tiens leur âme pour forte et leur courage pour bien trempé. Premier peuple barbare qu'ait attaqué Rome, ceux-là fournirent l'exemple d'une résistance tenace que ni les légions n'épouvantèrent ni les défaites ne parvinrent à lasser. Vaincus, ces sujets donnèrent des empereurs à leurs maîtres. Toujours la conquête les a trouvés rebelles. Si le flot musulman vint se briser contre les Pyrénées, c'est que le bras des Espagnols l'arrêta. Les agressions des temps modernes ont réveillé chez eux l'héroïsme antique. Quand tout ployait devant César, ils ont fait voir à l'Europe assouplie de quelle sorte, en expirant, on tue l'ennemi. Mais sur ces mains énergiques je vois trop de sang innocent. Elles ont défendu le sol contre l'invasion étrangère, elles ont tardé trop longtemps à renverser l'idole sacrée qui demandait des sacrifices humains ; trop longtemps ces fiers patriotes ont supporté les crimes nationaux ; les auto-da-fé trouvèrent trop longtemps chez eux des spectateurs complaisants ; les combats de taureaux en ont encore. Je ne l'ignore point, l'Espagne qui produisit les bourreaux donna les martyrs, elle les donne toujours, le sang qu'on voit sur sa robe est du sang espagnol. Je le sais encore, sa conscience éveillée va chasser les fantômes du moyen âge ; elle fermera les cirques, elle proclamera les libertés, c'est là que je l'attends ; et c'est parce que je veux la nation grande que je lui parle vrai.

Au surplus, voici la frontière.

Deux piliers portent les armoiries d'Espagne. Pertus assied son fort au-dessus ; le sol planté de chênes-lièges

déroule vers la plaine ses pentes caillouteuses qui mènent perdre nos regards en des lointains infinis.

Sitôt notre coche signalé, un carabinier du poste a sauté sur son cheval ; il nous escortera jusqu'à la Jonquières, première douane royale. Trottant et galopant tour à tour, son petit genêt couleur d'ébène, lustré, la queue follement déployée, s'enlève pressé par les jarrets du cavalier. Cette étreinte, un mot, le corps incliné, redressé, il n'en faut pas plus ; la bride flotte et le soldat souple et gracieux, grave toujours, fait la voltige en franchissant l'espace.

Des douaniers terribles, dit-on, nous attendent ici pour bouleverser nos bagages. Déjeunons et laissons faire David.

Cette fois, c'est l'Espagne ; hautes murailles, balcons de fer, je ne sais quel air hautain et gueux. Une matrone qui porte sur son plat divers échantillons du métier, œufs, lard, ciboules et pois chiches, nous arrête dans la rue pour nous demander : si nous voulons de tout cela ! Oui certes. On entre au café, car la posada où se prépare notre festin ne reçoit pas les voyageurs. Trois marches vermoulues nous conduisent en une salle basse, quelques tables de bois longent les murs, quelques escabeaux se cachent sous les guéridons, le sol est nu, sordide est l'aspect, sur cette estrade trône un piano, et tandis que de nobles figures drapées dans le manteau brun devisent à l'écart, l'une d'elles s'est détachée pour nous souhaiter la bienvenue.

Ce gentilhomme a les façons courtoises, non sans quelque juste sentiment de valeur personnelle ; son élocution facile, légèrement pompeuse, nous remet en mémoire le mot expressif de la langue espagnole : *hablar*, parler.

Don X. nous prédit une révolution prochaine ; il la voit venir d'un œil assez dédaigneux. Tant que l'esprit de progrès, dit-il, n'aura pas embrasé le cœur de la nation, ce

sera toujours : *los mismos perros con diferentes colares*¹. Or ce proverbe une fois lâché, la révolution n'a plus de chances ; le bon sens populaire, qui d'avance en a fait justice, attend pour s'associer à la révolte qu'elle émane d'un vrai besoin de liberté.

Sur ces entrefaites on apporte la collation. Notre interlocuteur désigne un homme jeune et silencieux assis dans son coin : — Monsieur est musicien, dit-il, pendant que vous prendrez l'*almuerzo*², il vous jouera quelque chose. — Le jeune homme a d'une main négligente rejeté son manteau sur l'épaule, il ouvre le piano, et là, simplement, bonnement, sans plus de fausse honte que de mauvaise assurance, il exécute en virtuose des ouvertures, des marches, des airs du pays tant qu'on veut. Vous m'avouerez que nous voilà franchement entrés dans un monde nouveau.

Tout en écoutant nous avons expédié notre déjeuner, même nous sommes repartis ; non sans remercier cordialement le gentilhomme disert et le gentilhomme artiste.

A Figuera, seconde ligne de douanes ; David, après quelques instants de pourparlers, se présente à la portière :

— Ces messieurs ne savent pas !

— Non.

— Les douaniers n'ont rien ouvert.

— Tant mieux, cela.

— Je leur ai dit : c'est un sénateur qui voyage avec sa famille.

— Comment, vous les avez trompés !

¹ Les mêmes chiens avec des colliers différents.

² Déjeuner.